

Collaboration entre cultures **Un entretien avec Anne Appathurai**

Karin Hazé

Number 122, Spring 2004

L'art au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40899ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Hazé, K. (2004). Collaboration entre cultures : un entretien avec Anne Appathurai. *Liaison*, (122), 17–18.

Collaboration entre cultures

UN ENTRETIEN AVEC ANNE APPATHURAI

Karin HAZÉ

Photos : Anne Appathurai



ON DIT QUE BLANCHE NEIGE et les sept nains de Walt Disney était le premier long métrage d'animation, mais c'est un mythe ! Dix ans auparavant, une réalisatrice allemande, Lotte Reiniger, réalisa Die Geschichte des Prinzen Achmed / Les aventures du prince Achmed. Elle s'inspira du bunraku, une forme théâtrale japonaise ayant connu sa gloire entre 1685 et 1785. Le bunraku a également inspiré une jeune réalisatrice canadienne, Anne Appathurai, pour son documentaire Visages radieux. Karin Hazé s'est entretenue avec elle.

K. H. : Vous voulez bien nous parler de vos origines, Anne, de votre éducation ?

A. A. : Je suis née à Toronto où j'ai fait toute ma scolarité. J'ai appris le français dès la maternelle, je ne me rappelle pas une période où cette langue ne faisait partie de ma vie. À quinze ans, j'ai passé une année sabbatique dans le sud de la France, avec ma famille ; mon père était professeur à Glendon. La France est restée un lieu où j'avais envie de retourner. Cela a sans doute influencé ma décision de faire des études de lettres modernes françaises jusqu'à la maîtrise, à McGill et à l'Université de Toronto. Et entre le B.A. et le M.A., j'ai pu travailler un an en France, grâce à un programme d'échange de l'Université de Toronto.

K. H. : Après les études, vous y êtes retournée ?

A. A. : Je voulais vivre encore un peu dans ce pays. J'ai eu un contrat dans une société de dessins animés. J'ai appris l'écriture de scénario. Ensuite je suis passée en assistance pour une série télévisée de fiction ; c'était ma première expérience de tournage en studio. Quelques mois après, je suis partie pour cinq mois au Japon, vivre dans une résidence d'artistes grâce à l'Association française d'action artistique, un organisme rattaché au ministère des Affaires étrangères.

K. H. : C'est au Japon que vous avez réalisé *Visages radieux*.

A. A. : Tourner avec aussi peu d'expérience – c'était

quasiment la première fois que je tenais une caméra vidéo – dans une langue et une culture étrangères, seule à m'occuper de tous les aspects techniques, ce n'était pas toujours du gâteau !

K. H. : Vous avez appris votre métier sur le terrain !

A. A. : Mon film est un objet étrange, il suscite une curiosité par rapport au *bunraku* plus que de nous en apprendre quelque chose de précis.

K.H. : Ce n'est donc pas un documentaire traditionnel ?

A. A. : Je souhaite avant tout ne pas faire de documentaire comme on en voit à la télévision : des films lisses, parfaitement planifiés, où il s'agit plus de reconstruction dans un but pédagogique que de la saisie d'un moment vrai. Parce que mon film refuse ces normes, il a pu être diffusé dans un cadre normalement réservé aux courts métrages. Il a aussi, en janvier 2003, été sélectionné en compétition officielle au Festival de Biarritz, un festival consacré aux produits audiovisuels de qualité.

K. H. : La culture japonaise vous a influencée ?

A. A. : Je dirais que le *bunraku* et le Japon ont influencé mon « œil cinématographique », imposant distance et mesure à mon regard. Le *bunraku* fonctionne à un rythme très lent. Les spectacles durent des heures, les gens s'apportent à manger et à boire... Le *bunraku* m'obligeait à ralentir, à reculer, à tout reconsidérer sans cesse. Il me semble que ce questionnement et cette perspective

soutiennent le film. Je vous dirais que le *bunraku* est étonnant pour plusieurs raisons, mais surtout parce que les marionnettistes sont visibles, sur scène. Ils animent des poupées de plus d'un mètre pendant qu'un narrateur accompagné d'un musicien récite le texte. Le public n'est jamais dans cette suspension de la réalité que le théâtre occidental cherche à nous imposer. Pendant le spectacle *bunraku*, on rentre dans l'histoire et on en ressort ; tantôt on oublie les marionnettistes et voit uniquement les personnages de l'histoire, tantôt on ne voit que les marionnettistes et les marionnettes redeviennent des poupées. On est tiraillé entre la narration, le chant, la musique du *shamisen* et les acteurs ; pourtant, tout ceci forme une merveilleuse unité : une expérience mouvante, continuellement changeante.

K. H. : Et vous étiez là, une étrangère...

A. A. : Oui. J'apportais un regard totalement neuf sur le *bunraku* et la caméra a rapporté cette expérience. Il était important pour moi de rester dans l'esthétique. J'ai voulu que les plans du film soient beaux, non seulement par souci artistique, mais pour rester dans le *bunraku*.

K. H. : Et l'avenir ?

A. A. : En 2003, je me suis lancée dans un nouveau domaine avec la coproduction d'un spectacle de marionnettes. C'était lors du Festival de l'Imaginaire, à la Maison des Cultures du Monde. Cette expérience a été un moteur dans l'attribution d'une bourse de la Commission européenne pour encourager la collaboration artistique entre ses pays membres. Je vais travailler trois mois en Irlande, dans le centre artistique. Car c'est mon désir, en effet, de pouvoir mener de front mon propre travail artistique et la production d'œuvres venues d'ailleurs. Actuellement je fais un travail de montage pour une série de petits films (dont je ne suis pas l'auteure), destinés à une exposition en art vidéo du Musée d'art moderne, à Barcelone. J'écris aussi mon nouveau projet de film, l'adaptation d'une nouvelle de l'écrivain indien Rabindranath Tagore, film mi-fiction mi-documentaire que je tournerai en Inde. Il est encore à l'état embryonnaire, mais c'est mon pain spirituel, ce qui me fait rêver tous les jours.

K. H. : Que de choses !

A. A. : On me l'a souvent répété, j'ai un C.V. éclectique, il est difficile d'y trouver une ligne directrice. Je trouve du plaisir à me plonger dans des expériences nouvelles et à découvrir – je dirais – comment m'en sortir ! Je relève sans cesse de nouveaux défis, artistiques ou autres. Il y a toutefois une constante qui se détache, qui pourrait s'appeler « collaboration entre cultures ». Et je pense que le fait d'être canadienne y est pour beaucoup. ■

Karin Hazé est réalisatrice et directrice du festival de film de femmes, Women on the Verge. Elle travaille à l'Office national du film, à Toronto, et organise pour la Semaine de la francophonie une journée consacrée aux courts métrages francophones.

OPÉRA LYRA OTTAWA

PRÉSENTE



Rigoletto

GIUSEPPE VERDI

LES 27-29-31 MARS
& LE 3 AVRIL 2011

CENTRE NATIONAL DES ARTS
avec le Chœur d'Opéra Lyra Ottawa et
l'Orchestre du Centre national des Arts

BILLETTERIE D'OPÉRA LYRA OTTAWA

(6 1 3) 2 3 3 - 9 2 0 0

ou BILLETTERIE DU CNA
TICKETMASTER.CA (613) 755-1111

WWW.OPERALYRA.CA

OPÉRA
LYRA OTTAWA



Commanditaire de la saison